Le Monde Français du Dix-Huitième Siècle

Volume 3, Issue 1   2018

Fiction des origines

Diderot, Raynal et l'historiographie des origines dans l'*Histoire des deux Indes*

Muriel Brot
(UMR 8599 du C.N.R.S. et de l'Université
Paris-Sorbonne)

---

muriel.brot@sorbonne-universite.fr

Diderot, Raynal et l'historiographie des origines dans l'*Histoire des deux Indes*

Un discours sur les origines traverse l'*Histoire des deux Indes*. Histoire de la colonisation depuis le XV^e siècle jusqu'aux années 1760-1780, l'ouvrage s'interroge aussi bien sur l'origine de la couleur de la peau humaine et de la formation des montagnes que sur la naissance des religions et des sociétés. La question est en outre fondamentale dans la délimitation de son champ d'étude et l'élaboration de sa problématique. L'enjeu de l'ouvrage est historique, philosophique et politique : il s'agit de savoir si la découverte du Nouveau Monde et la révolution commerciale qu'elle a engendrée ont été « utiles à la nature humaine » et si elles ne pourraient encore améliorer son état. L'historien entend étudier l'évolution des faits économiques et politiques depuis leur apparition jusqu'à leur état présent pour éclairer les fondements de la richesse et de la pauvreté des nations, pour comprendre pourquoi « des nations qui n'étoient rien sont devenues puissantes » pendant que « d'autres qui faisoient trembler l'Europe se sont affoiblies ». Il veut mettre au jour les causes et les conséquences des événements économiques et politiques afin d'élucider les principes généraux qui les ont produits : « Il faut, dit-il, pour s'éclairer sur ces questions importantes, jeter un coup-d'œil sur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé ; suivre en détail les événements dont elles ont été la cause, & finir par considérer l'état de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui »¹.

Cette remontée vers les temps anciens, sans laquelle on ne peut ni comprendre ni infléchir les déterminismes historiques qui régissent les changements moraux, économiques et politiques des sociétés, est un élément constant et fondamental de la méthode comparative de l'*Histoire des deux Indes* qui part des origines pour mesurer le chemin parcouru dans le progrès comme dans la décadence. Il va de soi qu'une histoire dotée d'un tel programme, qui voulait utiliser les leçons du passé pour organiser le présent et améliorer l'avenir des sociétés modernes, se souciait beaucoup, selon l'expression de Fontenelle, « de l'utilité de l'histoire »² et de la meilleure manière de l'écrire. Fontenelle voulait également présenter une histoire « qui entroit dans les motifs et dans les caractères » afin « de remonter jusqu'aux principes généraux », d'aller des « faits aux principes qui les ont produits » (*Ibid.*, p. 176, 178). Dans la même veine critique que Fontenelle, l'*Histoire des deux Indes* n'hésite pas à faire l'histoire de l'histoire, à juger les productions historiographiques des siècles passés comme celles de ses contemporains.

Établir l'histoire des origines

L'intérêt que l'*Histoire des deux Indes* porte aux origines des nations ne l'empêche pas d'avouer qu'elles sont difficiles à connaître et que les meilleurs historiens sont presque toujours réduits à n'émettre que de faibles conjectures. L'histoire des Phéniciens, premier peuple maritime et commerçant, dont « on sait moins ce qu'il a fait, que ce qu'il a pu faire » (*HDI*, t. I, p. 25), témoigne bien du caractère hypothétique de l'histoire ancienne. Certains aspects de l'histoire des Gaulois sont encore absolument ignorés (*Ibid.*, p. 386). Bien qu'elle porte sur une période plus récente dont la connaissance devrait être plus assurée, l'histoire des origines de la colonisation africaine est encore trop ancienne pour n'être pas incertaine et controversée. Certains croient « assez généralement que ce furent les premiers Européens qui abordèrent à ces côtes barbares,

---

¹ Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, désormais abrégée en *HDI*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2012, t. I, p. 23. Publiée sans nom d'auteur lors de sa première édition en 1770, augmentée et rééditée sous le nom de Raynal pour sa troisième édition en 1780, l'*HDI* est un ouvrage collectif composé par une équipe de collaborateurs dirigée par l'abbé Raynal. Diderot y a beaucoup contribué, particulièrement à l'édition de 1780 citée dans cette étude.

² Bernard de Fontenelle, *Sur l'histoire*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Fayard, 1989, t. III, p. 169.

[alors qu']il paroît prouvé que les Normands les avoient précédés d'un siècle » (*Ibid.*, p. 42). Consignée dans « quelques vieilles chroniques d'une foi douteuse » (*Ibid.*, p. 484), l'histoire de la Suède est obscure, imaginée et mensongère, comme le sont généralement toutes les histoires anciennes des nations étrangères et lointaines : « L'origine des Madecasses se perd, comme celles de la plupart des peuples, dans des fables extravagantes. Sont-ils indigènes ? ont-ils été transplantés ? C'est vraisemblablement ce qui ne sera jamais éclairci » (*Ibid.*, p. 352).

Ce scepticisme, qui engage à la prudence et jette souvent le doute sur l'histoire des origines, traverse toute l'*Histoire des deux Indes*. Il se fonde sur l'absence de sources fiables et sur la difficulté d'interpréter les monuments et toutes sortes de traces. Il résulte de l'impossibilité de reconstituer les événements d'une époque reculée et les mœurs d'un peuple ancien, cette impossibilité d'éclairer les origines ayant engendré de nombreuses fictions contradictoires, souvent extravagantes. Les temples troglodytes indiens de l'île de l'Éléphant (aujourd'hui île Gharapuri), sont « des ouvrages si étonnans [qu'ils] ont été à l'origine de beaucoup de fables » (*Ibid.*, p. 290) ; « L'histoire des révolutions, dont le Bengale a été le théâtre, est mêlée de tant de fables, qu'il ne faut pas s'en occuper » (*Ibid.*, p. 302). Et l'historien de conclure : « Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain & des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interprètes peu fidèles des mœurs & des usages qui ne sont plus » (*Ibid.*).

L'*Histoire des deux Indes* explique en outre que les fables sont nombreuses et contradictoires car chaque groupe humain sécréta ses propres erreurs en expliquant le monde inconnu au gré de son intelligence ou de ses intérêts. C'est ainsi, par exemple, que la construction des temples troglodytes de l'île de l'Éléphant fut diversement expliquée : « Le vulgaire croit qu'ils furent exécutés, il y a cinq cens mille ans, par des divinités d'un ordre inférieur. Quelques brames en font l'honneur au grand Alexandre, qu'ils se plaisent à décorer de tout ce qui leur paroît au-dessus des forces naturelles de l'homme » (*Ibid.*, p. 290). L'ignorance, le besoin d'expliquer les faits surprenants et le goût du merveilleux qui les enjoliva conduisirent à des fictions fantastiques qu'une histoire raisonnable ne peut admettre.

En excluant la présentation des temps anciens du champ de l'histoire pour la rejeter dans le domaine de la fable, l'*Histoire des deux Indes* se séparait des tentatives des érudits et des antiquaires, de tous ceux qui, tel Nicolas Fréret, voulaient réhabiliter l'histoire ancienne³. Elle reprenait en revanche le credo des pyrrhoniens qui n'accordaient aucun crédit à l'histoire des origines, élaborée, faute de documents fiables, d'après des traditions et des fables. Sa critique de l'histoire ancienne recouvrait celle de plusieurs historiens, érudits libertins, protestants, bollandistes et port-royalistes, qui avaient entrepris, dès la fin du XVI^e siècle et plus encore au XVII^e siècle, de corriger l'histoire en la purgeant de ses fictions⁴. Elle s'inscrivait tout à la fois dans la ligne de la philosophie cartésienne qui reléguait l'histoire des origines au rang des connaissances incertaines et fausses, et dans celle des libres-penseurs qui y trouvaient l'occasion de discréditer l'histoire sacrée et de ruiner les fondements de la tradition chrétienne. Proche de Fontenelle écrivant dans *De l'origine des fables* que « l'histoire ancienne d'un Peuple [...] n'est qu'un amas de chimères, de rêveries et d'absurdités », qu'« il n'y a point d'autres Histoires anciennes que les Fables », lesquelles ne présentent que « l'histoire des erreurs de l'esprit humain »⁵, cette critique s'apparentait aussi à celle

³ Voir Chantal Grell, « Nicolas Fréret, la critique et l'histoire ancienne », *Nicolas Fréret, légende et vérité*, Textes réunis et présentés par Grell, Chantal et Catherine Volpilhac-Augier, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, p. 51-71.

⁴ Voir Carlo Borghero, *La certezza e la storia. Cartesianesimo, pirronismo e conoscenza storica*, Milan, Franco Angeli, 1983 ; *Id.*, « Les philosophes face à l'histoire : quelques discussions sur la connaissance historique aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Pratiques et concepts de l'histoire en Europe : XVI^e-XVIII^e siècles*, éd. par Dufays, Jean-Michel, et Chantal Grell, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1990, p. 73-83 ; Béatrice Guion, *Du bon usage de l'histoire. Histoire, morale et politique à l'âge classique*, Paris, Honoré Champion, 2008, p. 467-483.

⁵ Bernard de Fontenelle, *De l'origine des fables, Œuvres*, Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1754, t. II, p. 176 et 192.

de Voltaire notant dans *La philosophie de l'histoire* : « Vous voudriez que des philosophes eussent écrit l'histoire ancienne, parce que vous voulez la lire en philosophe. Vous ne cherchez que des vérités utiles, et vous n'avez guère trouvé, dites-vous, que d'inutiles erreurs »⁶.

L'*Histoire des deux Indes* s'inscrit encore dans la ligne critique de Fontenelle et de Voltaire lorsqu'elle se penche sur l'histoire sacrée et dénonce l'imposture des religieux. L'histoire des origines est fausse, réduite à des inventions, car par-delà l'ignorance inhérente à l'éloignement temporel qui ne permet pas d'établir les faits, elle ressortit à la volonté d'en faire accroire, au désir de domination d'une minorité qui veut soumettre la majorité à son autorité. Reconstituant l'origine des religions dans ses *Pensées détachées*, Diderot reprend les explications de Fontenelle : les religions sont nées du besoin de comprendre et du désir de dominer.

Origine des religions

Si l'homme avait joui sans interruption d'une félicité pure, si la terre avait satisfait d'elle-même à toute la variété de ses besoins, on doit présumer que l'admiration et la reconnaissance n'auraient tourné que très tard vers les dieux les regards de cet être naturellement ingrat. Mais un sol stérile ne répondit pas toujours à ses travaux. Les torrents ravagèrent les champs qu'il avait cultivés. Un ciel ardent brûla ses moissons. Il éprouva la disette, il connut les maladies et il rechercha les causes de sa misère.

Pour expliquer l'énigme de son existence, de son bonheur et de son malheur, il inventa différents systèmes également absurdes. Il peupla l'univers d'intelligences bonnes et malfaisantes ; et telle fut l'origine du polythéisme, la plus ancienne et la plus générale des religions.⁷

Nées les unes des autres, de nouvelles religions virent le jour, différentes dans leur dogme, semblables dans leur effet : « depuis l'instant de sa naissance, jusqu'au moment de sa mort, [l'homme] fut tourmenté par la crainte des puissances invisibles » car la « plupart des législateurs se sont servis de cette disposition des esprits pour conduire les peuples, et plus encore pour les asservir » (*Ibid.*, p. 4).

Pour Diderot, cette réalité ne fait aucun doute lorsqu'on compare les différentes histoires de la création du monde et qu'on constate que chaque religion a donné sa version et sa datation de l'événement. Il le déclare nettement lorsqu'il présente l'hindouisme en récrivant le *Code des loix des Gentous ou réglemens des brames* de Nathaniel Brassey Halhed, traduit de l'anglais en 1778 par Jean-Baptiste-René Robinet (*HDI*, t. I, p. 52)⁸. Fidèle à sa source sur le plan historique, Diderot ne se prive pas d'ajouter quelques commentaires philosophiques et politiques qui démontrent « que l'esprit sacerdotal est par-tout le même, & qu'en tout tems le prêtre, par intérêt & par orgueil, s'occupe à retenir les peuples dans l'ignorance » (*Ibid.*). Et d'ajouter :

Cet historique de la naissance du monde n'offre rien de plus raisonnable, ou de plus insensé, que ce qu'on lit dans les autres mythologies. Par-tout l'homme a voulu descendre du ciel. Les Bedas, ou les livres canoniques, ne sont ni moins révévés, ni moins crus dans l'Inde, que la bible par le Juif ou par le Chrétien ; & la foi dans les révélations de Brama, de Raom & de Kishen, est aussi robuste que la nôtre. La religion fut par-tout une invention d'hommes adroits & politiques, qui ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs semblables à leur gré, cherchèrent dans le ciel la force qui leur manquoit, & en firent descendre la terreur. Leurs rêveries furent généralement admises dans toute leur absurdité. (*Ibid.*, p. 53)

En rappelant par ailleurs que certaines religions n'enregistrent pas l'épisode du déluge universel, Diderot sapait l'un des fondements de la religion judéo-chrétienne.

---

⁶ Voltaire, *La philosophie de l'histoire*, éd. par Brumfitt, J. H., *The Complete Works of Voltaire*, Genève, Musée et Institut Voltaire, University of Toronto Press, 1969, vol. 59, p. 89.

⁷ Denis Diderot, *Pensées détachées. Contributions à l'Histoire des deux Indes*, éd. par Goggi, Gianluigi, Sienne, Studi sull'illuminismo, 1976, t. I, p. 3. Le fragment est inséré dans le chapitre I du Livre XIX.

⁸ Sur les sources et la réécriture de ce passage par Diderot, voir *HDI*, t. I, p. 51-54, notes 139 à 157.

Les annales sacrées des Indiens datent des siècles les plus reculés, & se sont conservées jusqu'aux derniers tems sans interruption. Elles ne font aucune mention de l'événement le plus mémorable & le plus terrible, le déluge. Les brames prétendent que leurs livres sacrés sont antérieurs à cette époque, & que ce fléau ne s'étendit pas sur l'Indostan. (*Ibid.*, p. 54)

L'histoire biblique devenant une histoire locale, les divergences sur l'histoire des origines, et particulièrement sur l'épisode du déluge, rappelaient la pluralité des visions du monde et dénonçaient l'universalisme judéo-chrétien.

La découverte des civilisations non européennes discrédita encore la chronologie biblique lorsque les érudits s'aperçurent qu'elle était incompatible avec les traditions égyptienne et chinoise⁹. L'histoire comparée des récits des origines ne permettant plus de dater le jour de la création du monde, chaque peuple ayant établi son propre calendrier qui ne s'accordait pas avec ceux des autres, la fiabilité des événements s'amenuisait avec la distance temporelle. Citant le *Timée* de Platon, Diderot note à propos de l'Atlantide, « cette isle qu'on ne retrouve plus », les paroles d'un prêtre à Solon : « Ô Solon, Solon ! vous autres Grecs, vous êtes encore des enfans. Il n'y a pas un seul vieillard parmi vous. Vous prenez des fables emblématiques pour des faits. Vous n'avez connoissance que d'un seul déluge que beaucoup d'autres ont précédé » (*HDI*, t. I, p. 40).

L'Histoire des deux Indes ne se contente pas de contester la manière dont les religions se sont constituées et imposées. Son Livre IV présente carrément la genèse de l'une de ces « rêveries » en brossant le portrait des bayadères de Surate. Cet exemple particulier lui permet de donner en même temps le portrait des danseuses sacrées de l'Inde et la description de cette institution, de ses origines et des circonstances dans lesquelles elle s'est formée, perpétuée et sacralisée (*Ibid.*, p. 366, note 105). Si le portrait des danseuses est emprunté au *Voyage aux Indes orientales* de Jean-Henri Grose (Londres, 1758, p. 221-231), la description de l'institution semble être composée pour *L'Histoire des deux Indes*. Partant du constat que son origine est inconnue, le texte émet une série d'hypothèses susceptibles d'éclairer la sacralisation des bayadères.

On ignore comment cette institution singulière s'est formée. Il est vraisemblable qu'un brame qui avoit sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre brame, qui avoit aussi sa concubine ou sa femme, mais qu'à la longue, le mélange d'un grand nombre de brames & de femmes, occasionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. [...]

Il est vraisemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes & de femmes, la jalousie s'éteignit, & que les femmes virent sans peine le nombre de leurs semblables se multiplier, & les hommes, le nombre des brames s'accroître. [...]

Il est vraisemblable que pour pallier aux peuples le scandale d'une vie si licencieuse, toutes ces femmes furent consacrées au service des autels. Il ne l'est pas moins que les peuples se prêtèrent d'autant plus volontiers à cette espèce de superstition, qu'elle renfermoit dans une seule enceinte les désirs effrénés d'une troupe de moines, & mettoit ainsi leurs femmes & leurs filles à l'abri de la séduction.

Il est vraisemblable qu'en attachant un caractère sacré à ces espèces de courtisanes, les parens virent sans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maison paternelle, pour entrer dans ce séminaire, d'où les femmes surannées pouvoient retourner sans honte dans la société : il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. La notion d'un être absolu est, entre les mains des prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale. Une chose ne plaît pas aux dieux, parce qu'elle est bonne ; mais elle est bonne, parce qu'elle plaît aux dieux.

Il ne restoit plus aux brames qu'un pas à faire pour porter l'institut à sa dernière perfection : c'étoit de persuader aux peuples qu'il étoit agréable aux dieux, honnête & saint, d'épouser une balliadère de

---

⁹ Voir Edoardo Tortarolo, « L'euthanasie de la chronologie biblique », *Les philosophes et l'histoire au XVIII^e siècle*, éd. par Brot, Muriel, Paris, Éditions Hermann, 2012, p. 221-245.

préférence à toute autre femme, & de faire solliciter comme une grâce spéciale le reste de leurs débauches. (*HDI*, p. 366-367)

Pour établir l'histoire inconnue et inaccessible des bayadères, l'*Histoire des deux Indes* propose une chronologie raisonnée, toute de conjectures. Elle compose une sorte de reconstitution, fictive et cependant probable, qui procède autant de l'imagination que de la raison. Mobilisant les ressources et les leçons de la psychologie et de l'histoire, de la politique et de la philosophie, cette reconstitution s'inspire du présent pour deviner le passé, du connu pour décrire l'inconnu, de l'universel pour reconstituer le particulier, de la formation générale des religions pour retracer l'histoire singulière des bayadères. Elle dévoile ce faisant le processus de perversion qui préside à la création des corps religieux, car les termes de sa démonstration sont interchangeables et permutable : le général éclaire le particulier tout autant que l'inverse. Reconstituée à la lumière de principes éprouvés, l'histoire inconnue et incertaine des bayadères donne l'exemple généralisable d'une institution religieuse fondée pour l'essentiel, dès son origine, sur la dépravation, le mensonge et l'imposture, puis consacrée par la crédulité des hommes.

L'analyse de ce processus n'est pas sans rappeler l'*Histoire des oracles* de Fontenelle et ses analyses sur la propagation des erreurs de l'ignorance et des mensonges de la mystification.

Il suffit, écrit Diderot, qu'une nation puissante & peu éclairée adopte une première erreur, que l'ignorance accrédite : bientôt cette erreur, devenue générale, va servir de base à tout le système moral & politique : bientôt les penchans les plus honnêtes vont se trouver en contradiction avec les devoirs. Pour suivre le nouvel ordre moral, il faudra sans cesse faire violence à l'ordre physique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes ; & la nation ne sera plus qu'un assemblage de malheureux, qui passeront leur vie à se tourmenter tour-à-tour, en se plaignant de la nature. [...] Tels sont les funestes progrès de la première erreur que l'imposture a jettée ou nourrie dans l'esprit humain. (*Ibid.*, p. 71)

Diderot ne se contente pas de dévoiler le processus général « qui perpétue sur ce globe déplorable le malheur de tous les peuples » (*Ibid.*). Décrivant la double tyrannie religieuse et politique qui asservit l'Indien, il en dénonce aussi les conséquences sociales et politiques. Il incrimine notamment les injonctions contradictoires des trois codes (naturel, civil et religieux) qui régissent les sociétés humaines et condamnent les hommes à n'être « ni hommes, ni citoyens, ni pieux »¹⁰. Il condamne également la fausseté et la cruauté des instigateurs qui furent les premiers bénéficiaires de ce processus, la transmission de génération en génération des rêveries et affabulations qui se consolidèrent et s'imposèrent comme des vérités incontestables alors qu'elles n'étaient au départ que de vulgaires erreurs ou de cruelles impostures. Mais l'Indien n'est qu'un exemple parmi d'autres : Diderot précise qu'il brosse « le tableau de tous les peuples de la terre » (*HDI*, t. I, p. 71). Il souligne que ce processus, qui sape aussi bien le bonheur des hommes que la crédibilité de l'histoire, jette la suspicion sur toutes les explications religieuses de la création du monde, sur toutes les chronologies des temps anciens et sur tous les textes sacrés : les annales sacrées des Indiens ne sont ni plus ni moins fabuleuses, ni plus ni moins contestables, que les tables des Juifs ou la bible des catholiques.

Quelques fabuleuses que ces annales nous paroissent, par qui pourroient-elles être contestées ? Seroit-ce par le philosophe, qui croit à l'éternité des choses ? seroit-ce par le Juif, dont la chronologie, les mœurs, les loix ont tant de conformité avec le dernier âge de l'Indien ? Il n'y a point d'objections contre les époques des Indiens qu'on ne puisse rétorquer contre les nôtres. (*Ibid.*, p. 54)

La connaissance des origines étant sujette à de nombreuses altérations, Diderot et les autres auteurs de l'*Histoire des deux Indes* — rappelons que l'ouvrage est le fruit d'une écriture à plusieurs

---

¹⁰ Voir Denis Diderot, *Salon de 1767, Œuvres complètes*, Paris, Édition Hermann, t. XVI, 1990, p. 202 ; et *Supplément au voyage de Bougainville, Ibid.*, t. XII, 1989, p. 607, 629.

maines — préconisaient-ils d'abandonner les temps anciens à l'obscurité qui les dissimule ? Fallait-il renoncer à les connaître et se concentrer sur l'étude des temps plus récents pour lesquels des monuments et des documents plus fiables offraient de meilleures garanties ? Malgré les obstacles et les difficultés, l'*Histoire des deux Indes* préconise de ne pas renoncer à l'histoire des origines et engage à la confier à des philosophes savants qui sauront l'établir. Évoquant le mystère qui entoure la fondation des temples de l'île de l'Éléphant, elle espère « que les Anglois, auxquels nous devons déjà tant de lumières sur l'Asie, n'oublieront rien pour arriver à l'intelligence de ces monumens qui peuvent jeter un si grand jour sur l'histoire & sur la religion des Indes » (*Ibid.*, p. 290). L'allusion aux Anglais renvoie aux ouvrages de John Zephaniah Holwell et d'Alexander Dow consacrés à l'histoire et à la culture de l'Inde, ouvrages qui furent utilisés dans la rédaction de l'*Histoire des deux Indes* (*Ibid.*, note 181). Employé de la Compagnie anglaise des Indes orientales et gouverneur du Bengale en 1760, Holwell publie en 1768 des *Événemens historiques intéressans, relatifs aux provinces de Bengale, & à l'empire de l'Indostan*. L'orientaliste Dow donne en 1769 une *Dissertation sur les mœurs, les usages, le langage, la religion et la philosophie des Hindous, suivie d'une exposition générale et succincte du gouvernement et de l'état actuel de l'Hindostan*.

L'*Histoire des deux Indes* réitère le souhait d'une histoire fiable des origines élaborée par des philosophes savants à propos du temple de Srirangam : « A travers les fables qui enveloppent l'histoire de ce temple, il y a apparence qu'un philosophe savant qui pourroit y être admis, trouveroit dans les emblèmes, la forme & la construction de l'édifice, dans les pratiques superstitieuses & les traditions particulières à cette enceinte sacrée, des sources d'instruction & des lumières sur l'histoire des siècles les plus reculés » (*Ibid.*, p. 416).

Conçue et composée dans les années 1765-1780, l'*Histoire des deux Indes* porte la trace des recherches et des débats consacrés à l'évaluation de l'histoire ancienne, à son degré de certitude et de fiabilité, débats qui commencèrent au XVII^e siècle et animèrent l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de 1722 à 1766¹¹. De la *Dissertation sur l'incertitude des quatre premiers siècles de l'histoire de Rome* lue le 15 décembre 1722 par Jean-Louis Levesque de Pouilly à la publication en 1766 de *La République de Rome* par Louis de Beaufort, en passant par les *Réflexions sur l'étude des anciennes histoires et sur le degré de certitude de leurs preuves* données en mars 1724 par Nicolas Fréret, plusieurs auteurs se penchèrent et s'affrontèrent sur l'élaboration des histoires anciennes. Les uns considéraient, à l'instar de Levesque de Pouilly, qu'elles avaient été écrites d'après des fables et des traditions orales mensongères. Les autres affirmaient au contraire, avec l'abbé Claude Sallier, qu'elles avaient été composées d'après des annales et des documents irréfutables. Nicolas Fréret proposait une voie médiane qui permettrait d'aborder l'histoire ancienne en conciliant érudition et philosophie. L'*Histoire des deux Indes* s'inscrit dans le mouvement général qui doutait de l'histoire des temps révolus sans renoncer pour autant aux recherches savantes qui l'éclaireraient si elles étaient conduites avec rigueur, dans un souci d'exactitude historique et de franchise politique, dans une recherche de justesse dont les histoires modernes ne pouvaient selon elle toujours se targuer.

Dater l'origine d'une civilisation

L'*Histoire des deux Indes* ne limite pas sa réflexion sur les origines à l'historiographie des temps anciens. Consacrée au commerce et à la colonisation des Européens dans les Indes orientales et occidentales, sa chronologie fondamentale débute à la découverte de l'Amérique et s'étend jusqu'aux années 1765-1780. Cette période est celle de l'histoire moderne telle que la conçoit Voltaire en 1742, quand il écrit dans ses *Remarques sur l'histoire* : « [...] je voudrais qu'on commençât une étude sérieuse de l'histoire au temps où elle devient véritablement intéressante pour nous : il

---

¹¹ Sur ces débats, voir Claudine Poulouin, *Le temps des origines. L'Eden, le Déluge et « les temps reculés », de Pascal à l'Encyclopédie*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 189-212, 351-368, 513-529.

me semble que c'est vers la fin du XV^e siècle. L'imprimerie, qu'on inventa en ce temps-là, commence à la rendre moins incertaine »¹².

L'objet d'étude et la méthode de l'*Histoire des deux Indes* sont encore ceux de l'histoire philosophique tels que les définit Voltaire pour qui lire l'histoire « en citoyen et en philosophe » revient à « rechercher quel a été le vice radical et la vertu dominante d'une nation ; pourquoi elle a été puissante ou faible sur mer ; comment et jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siècle » (*Nouvelles considérations sur l'histoire*, *Ibid.*, p. 48). Étude de la puissance et de la richesse des nations s'inscrivant dans le sillage des écrits de Voltaire sur l'histoire, l'*Histoire des deux Indes* se penche sur les circonstances et les mécanismes relatifs au développement et au progrès des sociétés, sur les fondements de la civilisation des nations.

Le mot *civilisation* est un néologisme de la seconde moitié du XVIII^e siècle et un concept nouvellement utilisé dans l'historiographie du siècle. Employé pour la première fois en 1756 dans *L'Ami des hommes* de Mirabeau, repris en 1767 dans l'*Essai sur l'histoire de la société civile* par Adam Ferguson, le mot est enregistré pour la première fois dans l'édition de 1771 du *Dictionnaire de Trévoux*¹³. À son apparition et pendant les années qui suivirent, le terme est équivoque et ambivalent car il désigne aussi bien le processus de développement des nations, le passage progressif d'un état primitif assez grossier, voire barbare, à un état postérieur plus évolué, que le résultat de ce processus, c'est-à-dire l'état final dans lequel une nation se trouve plus perfectionnée qu'elle ne l'était. Théorisée par les penseurs de l'École historique écossaise, tels David Hume, William Robertson et Adam Smith, la civilisation d'une société se mesurait à l'aune de quelques critères, au nombre desquels figuraient en bonne place la sûreté et l'aisance des citoyens, le développement du commerce et l'avancement des arts, le raffinement des mœurs. L'idée d'un processus de développement — le passage d'un état premier à un état second s'accomplissant sur le long terme, par étapes successives, à la faveur de certaines conditions naturelles et politiques — était étroitement liée à la question des origines car historiens et philosophes s'efforçaient de situer dans le temps, voire de dater, en les associant à telle ou telle réforme, les points de départ et d'aboutissement du processus de civilisation.

L'ambivalence du concept de civilisation compliquant l'évaluation de la réalité politique, le terme fut employé au XVIII^e siècle pour désigner des réalités bien différentes, voire incompatibles. Complexes et équivoques, les mots « origine » et « civilisation », et plus encore leur combinaison, pouvaient s'entendre diversement. La nation civilisée était-elle celle qui prévoyait de se civiliser, celle qui était en train de le faire ou celle qui venait de le faire ? Qu'est-ce en outre que l'origine d'une civilisation ? Où se situe-t-elle sur l'échelle du temps, dans la succession immémoriale des siècles qui forment une nation ? Est-ce une date ou un moment ? le début ou l'aboutissement d'un processus ? Est-ce un certain état politique ? Quelle doit être la nature sociale, politique et philosophique de cet état pour qu'on le considère comme le point d'origine ou le point d'aboutissement de la civilisation ? À partir de quel stade du processus, de l'obtention de quels types de résultats artistiques, économiques et politiques, peut-on parler d'état de civilisation ? Les moyens pour accéder à la civilisation sont-ils, ou non, aussi déterminants que les résultats ? La notion de civilisation recouvrait, du fait de sa polysémie, des conceptions si différentes du développement des nations qu'elle occasionna controverses et polémiques dans les domaines où elle servit d'instrument de mesure du progrès. Ce fut particulièrement le cas de l'histoire de la Russie où plusieurs philosophes, au nombre desquels Fontenelle, Voltaire et Diderot, l'utilisèrent pour estimer si la Russie s'était ou non civilisée sous le règne de Pierre I^{er}.

---

¹² Voltaire, *Remarques sur l'histoire*, *Œuvres historiques*, éd. par Pomeau, René, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 44.

¹³ Sur le concept de « civilisation », voir Bertrand Binoche, « Civilisation : le mot, le schème et le maître-mot », et Céline Spector, « Science des mœurs et théorie de la civilisation de *L'esprit des lois* de Montesquieu à l'École historique écossaise », *Les équivoques de la civilisation*, éd. par Binoche, Bertrand, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2005, p. 9-17, 136-160.

Dans son *Éloge du Czar Pierre I^{er}* prononcé en 1725 à l'Académie royale des sciences, Fontenelle donne le dithyrambe du « héros » tirant la Russie de l'ignorance et de la grossièreté « qui accompagnent toujours les premiers âges des nations »¹⁴. Pierre I^{er} est un créateur ; quand il accède au pouvoir, il trouve un désert : « Tout étoit à faire en Moscovie, & rien à perfectionner. Il s'agissoit de créer une Nation nouvelle, & ce qui tient encore de la Création, il falloit agir seul, sans secours, sans instrumens » (*Ibid.*, p. 363). C'est ce que fit le tsar avec toute la puissance de son génie, conduisant la Russie de la plus profonde barbarie à l'éclat d'une nation exemplaire. Écrivant l'éloge d'un confrère académicien, ce qui l'asservissait aux contraintes littéraires du genre et au devoir de célébrer l'Académie des sciences, Fontenelle forçait le trait du monarque éclairé en ignorant délibérément les points noirs de son règne que lui indiquaient pourtant les sources qu'il utilisait, notamment les livres de John Perry et de Friedrich-Christian Weber¹⁵. Cet éloge fonda le mythe pétrovien qui traverse le XVIII^e siècle et que l'on trouve par exemple chez Voltaire dans *l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand*¹⁶.

Le texte de Voltaire est aussi connu que celui de Fontenelle. Nouveau Lycurgue, « fondateur » de la Russie moderne (*Œuvres historiques*, p. 353), Pierre I^{er} a l'étoffe des héros antiques. Ses innovations techniques et ses réformes politiques — il fait creuser des canaux, encourage le commerce et diminue la puissance de l'Église — sont des événements majeurs de l'histoire russe et la marque d'un véritable processus de civilisation. Le jugement favorable de Voltaire se résume à cette phrase célèbre : « Enfin, Pierre naquit, et la Russie fut formée » (*Ibid.*, p. 388). Cette formule, qui célébrait non seulement l'évolution du pays conduite par ce créateur, faisait aussi de son règne l'origine de la Russie moderne. Voltaire intitule d'ailleurs le chapitre VI de son ouvrage : « Règne de Pierre I^{er}. Commencement de la grande réforme ». Pour Voltaire comme pour Fontenelle, le règne du tsar instaurait une césure entre la fin de la période barbare et le début de la période civilisée. Il était à l'origine de la Russie civilisée, l'événement et le symbole de la Russie moderne.

S'il est vrai que le règne de Pierre I^{er} fut une étape importante dans l'histoire de la Russie, la réalité n'était pas aussi idyllique, ce que n'ignorait pas Voltaire qui passe sous silence, comme Fontenelle avant lui, les faits qui auraient terni le lustre du monarque. Bien qu'il se défende d'écrire « un fade panégyrique », Voltaire choisit un angle d'approche favorable au tsar en refusant d'écrire une *Histoire de la vie de Pierre le Grand* qui l'obligerait à ne rien celer et donc à dire « des vérités odieuses », et opte au contraire pour une *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* qui lui permet de s'en tenir aux « grandes choses » accomplies par le tsar¹⁷. Idéalisant ses réformes, Fontenelle et Voltaire consolidèrent un mythe que *l'Histoire des deux Indes* aurait pu reprendre dans leur sillage comme le firent d'autres auteurs. Cependant, elle le refusa et le dénonça comme l'avait fait avant elle Jean Chappe d'Auteroche dans son *Voyage en Sibérie* publié en 1768.

Consacré au commerce colonial des pays nordiques, le Livre V de *l'Histoire des deux Indes* propose une section sur la Russie qui dépasse largement l'étude de son commerce et s'intéresse aux réalités techniques, morales, politiques et philosophiques de ce pays. Cette section, à laquelle Diderot a beaucoup contribué, en écrivant notamment son vingt-troisième et dernier chapitre, analyse l'évolution de la Russie du début du règne de Pierre I^{er} à 1780 (*HDI*, t. I, p. 519-540). Elle présente et évalue les grandes entreprises de Pierre I^{er} et de Catherine II. Et elle est directement

---

¹⁴ Bernard de Fontenelle, *Œuvres diverses*, La Haye, Gosse et Neaulme, 1729, t. III, p. 357, 373.

¹⁵ Voir Claudine Poulouin, « De l'origine des fables ou de l'esprit humain dans l'une de ses plus étranges productions », *Fictions de l'origine, 1650-1800*, éd. par Martin, Christophe, Paris, Éditions Desjonquères, 2012, p. 65-72.

¹⁶ Voir Albert Lortholary, *Le mirage russe en France au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Contemporaines, 1951, p. 9-76 ; et Diego Venturino, « Fontenelle, la modernité et le temps présent. L'éloge de Pierre le Grand », *Revue Fontenelle*, n° 6/7, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2010, p. 35-50.

¹⁷ Lettre de Voltaire à Ivan Ivanovitch Shuvalov, n° 4831, 7 août 1757, éd. par Besterman Théodore, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1978, t. IV, p. 1065.

liée à la question des origines en ce qu'elle répond à Fontenelle et à Voltaire sacrant Pierre I^{er} fondateur de la Russie moderne¹⁸.

L'*Histoire des deux Indes* reconnaît les grandes qualités et les bonnes intentions du « réformateur de l'empire », le « génie » et l'« expérience » de « ce grand prince, toujours occupé de projets » (*Ibid.*, p. 520, 522 et 528). Elle ne nie pas les changements bénéfiques que sa politique introduisit en Russie. Elle loue sa réforme du clergé qui limita la richesse et la puissance de l'Eglise et approuve sa réorganisation de l'armée qui cassa les révoltes des streltsy. Elle apprécie « son esprit de création » (*Ibid.*, p. 531) qui lui fit construire des canaux, un port et des navires qui favorisèrent les échanges commerciaux. Bien que le commerce russe pâtisse encore de nombreuses infidélités et déprédations, l'*Histoire des deux Indes* admet qu'il doit à Pierre I^{er} d'avoir fait « d'assez grands progrès » (*Ibid.*, p. 528).

Cependant elle ne dissimule pas l'insuffisance de ces réalisations. Les canaux sont inachevés. La localisation du port de Saint-Petersbourg à Kronstadt est mal choisie. La législation reste barbare et embryonnaire. Toutes les innovations, louables en elles-mêmes, conduisent à un bilan très décevant car la réforme de Pierre I^{er} fut édifiée sur un « mauvais système » qui entérinait plusieurs « institutions vicieuses », à commencer par le servage qu'il ne supprima pas (*Ibid.*, p. 527 et 532). Le bilan de Pierre I^{er} étant assez médiocre, on ne peut estimer que le tsar est l'instigateur de la civilisation de la Russie. Ses successeurs doivent et peuvent mieux faire, notamment Catherine II, que Diderot encourage vivement à accomplir une série de réformes fondamentales, tout en doutant sérieusement de son désir de le faire.

Partant du constat que la civilisation de la Russie est encore à réaliser, l'*Histoire des deux Indes* présente les « changemens [...] indispensables » à son progrès. Elle analyse les « obstacles qui s'opposent à [sa] prospérité », les « moyens qu'on pourroit employer pour les surmonter » (*Ibid.*, p. 532), et propose un véritable plan de civilisation de la nation, celui-là même que Diderot proposa à Catherine II dans leurs entretiens de 1773 et 1774. Ce plan préconise la tolérance religieuse, la réforme de la législation avec la mise en place d'un « corps de loix qui établisse solidement la félicité publique ». Il réclame la création d'écoles où seront instruits les enfants de la noblesse et du peuple. Il exige surtout qu'on « change la forme du gouvernement » (*Ibid.*, p. 533), c'est-à-dire que la tsarine abandonne le despotisme et abolisse le servage. Il prône enfin la création d'un « tiers état », classe intermédiaire entre la noblesse et les serfs, « sans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple, ni arts, ni mœurs, ni lumières » (*Ibid.*, p. 537). Son analyse s'inspire de nombreuses sources philosophiques et politiques, tout particulièrement du constat et du principe énoncés par David Hume dans son essai « Sur l'origine des sciences et des arts », à savoir que le point de départ du développement économique et artistique d'une nation réside pour l'essentiel dans la constitution d'un bon gouvernement et la mise en place de justes lois garantes de la liberté des hommes et de la propriété des biens : « De l'établissement des lois résulte la sécurité, écrit Hume, la sécurité engendre la curiosité, et la curiosité est la mère de la science : les derniers degrés de cette progression n'en sont peut-être que des suites accidentelles ; mais les premiers y sont enchaînés par une nécessité inévitable »¹⁹.

Diderot suit le même raisonnement lorsqu'il écrit dans l'*Histoire des deux Indes* :

De l'anéantissement de tous les genres d'esclavage, il sortira un tiers état, sans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple, ni arts, ni mœurs, ni lumières. [...] En tout, il faut commencer par le commencement ; & le commencement est de mettre en valeur les arts mécaniques & les classes basses. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, & vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur sein sortiront des enfans, qui, dégoûtés de la profession pénible de leurs pères, se

---

¹⁸ Sur Diderot et la Russie, voir les travaux de George Dulac indiqués en bibliographie, et l'édition du Livre V de l'*Histoire des deux Indes* par Muriel Brot.

¹⁹ David Hume, « Sur l'origine des sciences et des arts », *Essais moraux et politiques, Œuvres de Mr Hume*, Amsterdam, Schneider, 1764, t. I, p. 255-256.

mettront à penser, à discourir, à arranger des syllabes, à imiter la nature ; & alors vous aurez des poètes, des philosophes, des orateurs, des statuaires & des peintres. (*HDI*, t. I, p. 537 et 539)

Comme son différend avec Fontenelle et Voltaire à propos de la réalité russe, le plan de civilisation que propose Diderot met en jeu la question de l'origine. Il s'agit de savoir si la Russie s'est civilisée pendant le règne du tsar. Dans le cas d'une réponse négative, la question se reformule autrement et porte sur les moyens de déclencher le processus de civilisation. Que faut-il faire pour civiliser la Russie ? Quelle sera la première étape ? Cette deuxième question était fondamentale car, du ministre plénipotentiaire russe Dmitri Alekséévitch Golitsyn au physiocrate Nicolas Baudeau, en passant par le médecin portugais A. Ribeiro Sanches, la plupart des penseurs traitant de la question russe dans la seconde moitié du siècle s'inspiraient de Hume et partageaient du principe que la civilisation d'une nation ne peut s'accomplir que par « étapes », « degrés » et « gradation », l'ordre de succession de ces étapes étant déterminant dans la réussite du processus.

Pour Fontenelle et Voltaire, les premiers signes de l'évolution de la Russie apparaissant sous Pierre I^{er}, le tsar fut le fondateur de la Russie moderne, celui qui enclencha le processus de civilisation et la tira de la barbarie dans laquelle elle stagnait depuis des siècles. Pour Voltaire combattant l'infâme, la politique du tsar, destructrice des richesses et de la puissance de l'Église, ne pouvait qu'être exemplaire. Elle instaurait un changement si salutaire qu'on pouvait la considérer comme le début d'une ère nouvelle, d'autant plus qu'elle s'accompagnait d'innovations techniques et de productions artistiques utiles à la modernisation de la Russie, innovations que Fontenelle avait copieusement saluées en faisant de Pierre I^{er} une sorte de « Prométhée apportant le feu de la modernité dans la toundra barbare » (Venturino, p. 43). Convaincus que le développement des techniques et l'épanouissement des beaux-arts constituaient une amélioration significative et le véritable signe de la civilisation du pays, Fontenelle et Voltaire louaient Pierre I^{er} d'avoir imposé à la Russie des réformes et des innovations qui la modernisaient, d'avoir accueilli des savants et des artistes étrangers qui lui apportaient leur talent et leur savoir-faire, d'avoir envoyé de jeunes Russes se former dans les pays européens, le but du tsar étant d'attirer en Russie les sciences et les arts développés dans les pays dits civilisés afin de prendre modèle sur leurs pratiques et leurs institutions. Fontenelle et Voltaire célébraient le volontarisme d'un souverain autoritaire, dont le despotisme, légitime au regard de ses intentions, se justifiait par les résultats acquis dans la modernisation du pays. Peu importaient les moyens politiques, à savoir une certaine tyrannie et un reste de barbarie indignes de la civilisation. Seul comptait le résultat : le début d'une évolution technique et artistique, politique et morale.

Diderot, qui avait pour la Russie de plus hautes ambitions, ne pouvait se contenter de réformes qui n'avaient pas donné les fruits escomptés et dont il pensait qu'elles ne les donneraient jamais. Aussi bien intentionnées fussent-elles, les mesures prises par Pierre I^{er}, comme celles que prit ensuite Catherine II, étaient à ses yeux trop ponctuelles, trop détachées de l'essentiel, pour avoir quelque chance d'aboutir à la civilisation de la nation, entreprise qui exigeait la mise en œuvre d'un plan d'ensemble. Pour Diderot, comme pour les penseurs de l'École historique écossaise, la civilisation d'une nation était un processus global, synchronique et diachronique. Synchronique en ce qu'elle devait prendre en considération et traiter en même temps tous les aspects de la société, techniques, artistiques, économiques et politiques. Diachronique en ce que ce processus se réaliserait par étapes successives, la première de ces étapes, fondement de toutes les autres, étant que le Russe jouisse de ce qui lui avait toujours manqué : « la sûreté morale de sa personne, la propriété constante de ses biens, une liberté qu'il ne puisse perdre que dans des cas prévus & déterminés par la loi » (*HDI*, t. I, p. 533). En favorisant le bonheur des Russes et en stimulant leur créativité, l'établissement de la liberté entraînerait naturellement à sa suite l'épanouissement des techniques, des sciences et des arts. Le premier pas vers la civilisation de la Russie résidant dans l'abolition du servage et l'abandon du despotisme, marques de la barbarie, et dans l'avènement de la liberté, « premier droit de tous les hommes » et « but de toute société raisonnablement ordonnée » (*Ibid.*, p. 534), Diderot estimait que ni Pierre I^{er} ni Catherine II n'avait posé la première pierre de la civilisation de la Russie. Représentant le processus de civilisation comme un chemin

menant d'un point de départ à un point d'arrivée, et l'état de civilisation comme un édifice doté d'un fondement et d'un sommet, Diderot reprochait à Pierre I^{er} et à Catherine II d'avoir « commencé [leur] édifice par le faite » quand il aurait fallu « commencer par le commencement » (*Ibid.*, p. 539). Il leur reprochait d'avoir interverti les étapes du processus de civilisation, d'avoir confondu le début et la fin, la cause et la conséquence, le moyen et le but, d'avoir méconnu la véritable nature de la civilisation. L'origine de la civilisation étant pour Diderot le moment où les Russes seraient enfin libres, la civilisation de la Russie était encore à venir comme le déclare le vingt-troisième chapitre du Livre V de *l'Histoire des deux Indes* entièrement écrit au futur.

Écrire l'histoire des origines

Ce différend politique qui opposait Diderot à Fontenelle et à Voltaire recouvrait en outre une dispute historiographique. Applaudies par Fontenelle et Voltaire, les réformes de Pierre I^{er} ne pouvaient suffire à Diderot qui ne situait pas l'origine d'une civilisation dans le moment où apparaît un début de progrès technique, économique et politique, mais dans le temps où un certain progrès politique engendre et favorise le développement technique, artistique et commercial. Diderot ne datait pas l'origine de la Russie civilisée de l'époque qui avait prétendument inauguré le processus de civilisation ; il la renvoyait à une époque future qui se caractériserait par une bonne répartition entre le progrès accompli et le résultat obtenu. L'origine de la civilisation résultait à ses yeux d'une péréquation.

Cette conception différente de la civilisation n'était pas sans conséquence historiographique. Diderot en tirait une méthode historique opposée à celle de Voltaire à qui il reconnaissait par ailleurs de véritables qualités d'historien. Comme la plupart des philosophes du XVIII^e siècle, Voltaire et Diderot s'accordaient sur les grandes lignes de l'écriture de l'histoire, reconnaissent la difficulté d'éclaircir les origines des nations perdues dans l'obscurité des temps et regrettaient l'incertitude qui entrave la connaissance des événements très anciens. Ils préconisaient également une histoire des temps modernes débarrassée des fictions et du merveilleux, exempte de flatterie et de mensonge, une histoire éclairée par la philosophie au service de la vérité. *L'Histoire des deux Indes* est à bien des égards la fille de l'historiographie voltairienne.

Leurs évaluations très différentes du règne de Pierre I^{er} témoignent cependant d'un point de désaccord historiographique lisible dans les pages de Diderot sur la Russie, qui contiennent quelques réflexions méthodologiques et politiques. Diderot ne se contente pas de démontrer que Pierre I^{er} ne fut pas le monarque idéal célébré par ses prédécesseurs. Il dénonce en même temps, sans les nommer, les historiens qui ont produit le mythe pétrovien en censurant nombre de critiques fondées et de vérités utiles qu'il aurait été bon de formuler.

Le respect qu'on doit à la mémoire de Pierre I, écrit Diderot, *ne doit pas empêcher de dire* qu'il ne lui fut pas donné de voir l'ensemble d'un état bien constitué. Il étoit né avec du génie. On lui inspira l'amour de la gloire. Cette passion le rendit actif, patient, appliqué, infatigable, capable de vaincre les difficultés que la nature, l'ignorance, l'habitude, opposoient à ses entreprises. Avec ces vertus & les étrangers qu'il appella à lui, il réussit à créer une armée, une flotte, un port. Il fit plusieurs réglemens nécessaires pour le succès de ses hardis projets : mais *quoique la renommée lui ait prodigué de toutes parts le sublime titre de législateur*, à peine publia-t-il deux ou trois lois, qui même portoient l'empreinte d'un caractère féroce. On ne le vit pas s'élever jusqu'à combiner la félicité de ses peuples avec sa grandeur personnelle. Après ses magnifiques établissemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la servitude & dans l'oppression. Il ne voulut rien relâcher de son despotisme ; il l'aggrava peut-être, & laissa à ses successeurs cette idée atroce & destructive, que les sujets ne sont rien & que le souverain est tout. (*Ibid.*, p. 533. C'est moi qui souligne.)

Ces allusions à « la renommée » et au mythe pétrovien étaient transparentes pour les lecteurs de *l'Histoire des deux Indes*. La critique de Diderot fait donc coup double : elle condamne le tsar qui n'est pas le grand législateur que certains historiens ont salué, et ces mêmes historiens, tels Fontenelle et Voltaire, qui l'ont indûment encensé. Antidote au « mirage russe », les pages de Diderot dialoguent avec les panégyristes de Pierre I^{er}, les contredisent point par point et donnent la

mesure de la falsification de l'histoire écrite par ses prédécesseurs. Elles affirment fortement que le respect pour les réformes salutaires accomplies par le tsar n'aurait pas dû entraver la lucidité du philosophe et la liberté de l'historien : le détail n'aurait pas dû masquer l'ensemble, l'arbre la forêt. Diderot n'avait du reste pas attendu de contribuer à l'*Histoire des deux Indes* pour critiquer l'*Histoire de l'empire de Russie* de Voltaire²⁰. Dès 1760, à peine a-t-il lu l'ouvrage qu'il incrimine une « préface puérile » et des « réflexions antiphilosophiques », regrette l'absence d'un « grand tableau » et d'une « réflexion profonde »²¹. Les pages sur la Russie qu'il donne à l'*Histoire des deux Indes* lui permettent de se démarquer de Voltaire aussi bien sur la question russe que sur l'enjeu de l'histoire. Elles affichent une conception très différente de l'histoire philosophique et de l'historien idéal.

Actifs détracteurs des fables mensongères et des viles flatteries, Fontenelle et Voltaire n'étaient pas dupes du mythe qu'ils élaboraient. Ils utilisaient des sources qui ne masquaient ni les insuffisances des réformes de Pierre I^{er} ni la barbarie et le despotisme qui ternissaient son règne. Mais ils les passaient sous silence pour construire « des fictions dynamisantes » (C. Poulouin, 2012, p. 69) dont ils pensaient qu'elles serviraient la philosophie et la politique. Le tsar exemplaire de Fontenelle devait encourager les monarques dans la voie du progrès et de la civilisation, les exhorter à rompre avec un passé indigne des Lumières. Persuadé que « l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité », pariant sur les vertus pédagogiques du mensonge historique, Voltaire préfère écrire une *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* où il peut s'en tenir aux « grandes choses » accomplies par le tsar » (*Histoire de l'empire de Russie*, p. 100). Il partait du principe que si l'histoire ne montrait que les bontés des puissants, « l'univers serait heureusement trompé, et peut-être nul prince n'oserait donner l'exemple d'être méchant et tyrannique »²². Pour Fontenelle et Voltaire, les fictions illustrant d'autres valeurs que celles de la superstition et de la tyrannie serviraient la philosophie aussi efficacement que d'autres avaient soutenu la religion et le despotisme.

Diderot ne partage pas cette conception historiographique. L'idéalisation, la fable, le mythe, toutes formes de fiction, n'ont pas, à ses yeux, les vertus pédagogiques et politiques de la lucidité et de la vérité. L'*Histoire des deux Indes* le dit clairement dans un tableau du Bisnapore, petit canton du Bengale ayant échappé au despotisme mogol, où se retrouvent « sans altération, la pûreté & l'équité de l'ancien système politique des Indiens » (*HDI*, t. I, p. 302-304). Fondé sur « des préjugés heureux », « des mœurs simples & pures » et « la bonne foi des chefs », le gouvernement du Bisnapore « a conservé ses habitants dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractère, en les garantissant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes ». Jouissant des libéralités de la nature et de la bienveillance du gouvernement, le Bisnapore est donc un lieu idéal, décrit dans le détail d'après l'ouvrage d'Holwell, jusqu'à ce que l'*Histoire des deux Indes* dénonce brutalement le caractère incertain de ce tableau, dévoilant ainsi sa stratégie discursive et idéologique (*Ibid.*, p. 304, note 221) :

Lecteurs, dont les ames sensibles viennent de s'épanouir de joie au récit des mœurs simples & de la sagesse du gouvernement de Bisnapore : vous qui, fatigués des vices & des désordres de votre contrée, vous êtes, sans doute, expatriés plus d'une fois par la pensée, pour devenir les témoins de la vertu & partager le bonheur de ce recoin du Bengale, c'est avec regret que je vais peut-être détruire la plus douce des illusions, & répandre de l'amertume dans vos cœurs. Mais la vérité m'y contraint. Hélas ! ce Bisnapore & tout ce que je vous en ai raconté, pourroit bien n'être qu'une fable.

---

²⁰ Sur Voltaire, Diderot et l'histoire, voir Gianluigi Goggi, « Grimm et Diderot face à l'œuvre historique de Voltaire (et en particulier à l'*Essai sur les mœurs*) dans la *Correspondance littéraire* », *Revue Voltaire*, n° 5, 2005, p. 209-226 ; et Muriel Brot, « Histoire et progrès dans l'*Histoire des deux Indes* », *Poétique de la pensée. Mélanges offerts à Jean Dagen*, Paris, Honoré Champion, 2006, p. 153-165.

²¹ Lettres à Damilaville du [19 octobre 1760], et à Sophie Volland du 20 octobre [1760], *Correspondance*, éd. par Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 264-265, 274-275.

²² Lettre de Voltaire à Frédéric II de Prusse, janvier 1738, D1426, *Correspondance*, *op. cit.*, t. I, p. 1068.

Je vous entends. Vous vous écriez avec douleur : Une fable ? quoi ! il n'y a donc que le mal qu'on dit de l'homme qui soit vrai ? Il n'y a que sa misère & sa méchanceté qui ne puissent être contestées. [...] Quoi ! le crime s'est emparé de toute la terre. [...]

La peine que vous avez éprouvée, je l'ai ressentie, lecteur. (*Ibid.*, p. 303-304)

Les faits sont là. Il faut les décrire tels qu'ils se sont déroulés, dans leur brutalité. Quand bien même le lecteur serait en proie à la désillusion, à la déception et au pessimisme, l'histoire ne doit pas embellir les événements car la douceur de la fable et l'intérêt du conte ne seront jamais aussi efficaces et utiles que le choc de la vérité. La valeur propédeutique de l'histoire philosophique exige que l'on considère les erreurs et les manquements de l'homme tout autant, et peut-être davantage, que ses réussites. Elle requiert qu'on dénonce le mal tout autant qu'on prône le bien. Diderot, qui ne dédaigne pas en d'autres circonstances les ressources de la fiction, les refuse à l'histoire. Les fictions ne sont pas des moyens historiographiques susceptibles d'initier une prise de conscience et un véritable changement philosophique et politique, d'être à l'origine d'une réelle évolution des mœurs et des mentalités.

L'*Histoire des deux Indes*, qui prône le même rationalisme historique que Fontenelle et Voltaire et partage leur méfiance à l'égard de l'histoire des origines, fait un pas de plus en renvoyant les origines de la civilisation à un temps futur où le despotisme fera place à la liberté, l'histoire de quelques tyrans à celle de tous les hommes. Son discours sur les origines permet en outre de préciser et de distinguer les positions historiographiques de Fontenelle, de Voltaire et de Diderot, que l'on classe habituellement — à juste titre à certains égards — dans la même catégorie. Il témoigne de la complexité de la notion d'origine, fondamentale en matière d'historiographie, ambiguë et plurivoque lorsqu'on l'associe à une notion aussi controversée que celle de civilisation.

Muriel Brot
(UMR 8599 du C.N.R.S. et de l'Université Paris-Sorbonne)

BIBLIOGRAPHIE

I - ŒUVRES

Auteroche, Jean Chappe d'. *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761*. Édité par Michel Mervaud et Madeleine Pinault Sørensen. Oxford : Voltaire Foundation, *SVEC*, 2004 : 03, 2 vol.

Diderot, Denis. *Salon de 1767. Œuvres complètes*. T. XVI. Paris, Édition Hermann, 1990.

----- *Supplément au voyage de Bougainville, Œuvres complètes*. T. XII. Paris : Édition Hermann, 1989.

----- *Pensées détachées. Contributions à l'Histoire des deux Indes*. Édité par Gianluigi Goggi. Sienne : Studi sull'illuminismo, 1976.

Fontenelle, Bernard de. *De l'origine des fables. Œuvres de monsieur de Fontenelle*. T. II. Amsterdam : Aux dépens de la Compagnie, 1754.

----- *Œuvres diverses*. T. III. La Haye : Gosse et Neaulme, 1729.

----- *Sur l'histoire. Œuvres complètes*. T. III. Paris : Fayard, 1989.

Grose, Jean-Henri. *Voyage aux Indes orientales*. Londres, 1758.

Hume, David. « Sur l'origine des sciences et des arts ». *Essais moraux et politiques, traduits de l'anglais de Mr Hume, seconde édition, Œuvres de Mr Hume*. Amsterdam : Schneider, 1764.

Raynal, Guillaume-Thomas. *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. T. I. Ferney-Voltaire : Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2010, t. I, 770 p.

Voltaire [François-Marie Arouet]. *Œuvres historiques*. Édité par René Pomeau. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957.

----- *La philosophie de l'histoire. The Complete Works of Voltaire*. Vol. 59. Édité par J. H. Brumfitt. Genève : Musée et Institut Voltaire ; University of Toronto Press, 1969.

----- *Correspondance*. T I et IV. Édités par Théodore Besterman. Paris : Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1978.

II - ÉTUDES CRITIQUES

Binoche, Bertrand. « Civilisation : le mot, le schème et le maître-mot ». *Les équivoques de la civilisation*. Sous la direction de Bertrand Binoche. Seyssel : Éditions Champ Vallon, 2005. p. 9-17.

Borghero, Carlo. *La certezza e la storia. Cartesianesimo, pirronismo e conoscenza storica*. Milan : Franco Angeli, 1983.

----- « Les philosophes face à l'histoire : quelques discussions sur la connaissance historique aux XVII^e et XVIII^e siècles ». *Pratiques et concepts de l'histoire en Europe : XVI^e-XVIII^e siècles*. Édité par Jean-Michel Dufays et Chantal Grell. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 1990. p. 73-83.

Brot, Muriel. « Histoire et progrès dans l'*Histoire des deux Indes* ». *Poétique de la pensée. Mélanges offerts à Jean Dagen*. Édité par Sylvain Menant, Philippe Sellier, Béatrice Guion et Susana Seguin. Paris : Honoré Champion, 2006. p. 153-165.

Dulac, Georges. « Diderot et la civilisation de la Russie ». *Denis Diderot (1713-1783)*. Édité par Anne-

- Marie Chouillet. Paris : Aux Amateurs de livres, 1985. p. 161-171.
- , « Le discours politique de Pétersbourg ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* n° 1 (octobre 1986) : p. 32-58.
- , « Dans quelle mesure Catherine II a-t-elle dialogué avec Diderot ? » *Catherine II et l'Europe*. Sous la direction d'Anita Davidenkoff. Paris : Institut d'études slaves, 1997. p. 149-161.
- , « Diderot et le concept de civilisation ». *Dix-huitième siècle* n° 29 (1997) : p. 353-373.
- , « Diderot et 'le mirage russe' : quelques préliminaires à l'étude de son travail politique de Pétersbourg ». *Le mirage russe au XVIII^e siècle*. Édité par S. Karp et L. Wolff. Ferney-Voltaire : Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2001. p. 149-192.
- Goggi, Gianluigi. « Diderot et l'abbé Baudeau : les colonies de Saratov et la civilisation de la Russie ». *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* n° 14 (1993) : p. 23-83.
- , Article « AMÉRIQUES ». *Dictionnaire général de Voltaire*. Sous la direction de Raymond Trousson et Jerom Vercruysse. Paris, Honoré Champion, 2003. p. 28-33.
- , « Grimm et Diderot face à l'œuvre historique de Voltaire (et en particulier à l'*Essai sur les mœurs*) dans la *Correspondance littéraire* ». *Revue Voltaire* n° 5 (2005) : p. 209-226.
- , *Diderot, Pensées détachées ou Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe*. Textes établis et présentés par Gianluigi Goggi. Postface de Georges Dulac. Paris, Editions Hermann, 2011.
- Grell, Chantal. « Nicolas Fréret, la critique et l'histoire ancienne ». *Nicolas Fréret, légende et vérité*. Textes réunis et présentés par Chantal Grell et Catherine Volpilhac-Augier. Oxford : Voltaire Foundation, 1994. p. 51-71.
- Guion, Béatrice. *Du bon usage de l'histoire. Histoire, morale et politique à l'âge classique*. Paris, Honoré Champion, 2008.
- Lortholary, Albert. *Le mirage russe en France au XVIII^e siècle*. Paris : Éditions Contemporaines, 1951.
- Mervaud, Christiane. « La perception voltairienne de l'autre et de l'ailleurs dans l'*Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand* ». *Revue Voltaire*, n° 1. Travaux rassemblés par Sylvain Menant. Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2001. p. 27-38.
- Mervaud, Michel. « Les *anecdotes sur le czar Pierre le Grand* de Voltaire : genèse, sources, forme littéraire ». Oxford : Voltaire Foundation. *SVEC* n° 341 (1996) : p. 89-126.
- Poulouin, Claudine. *Le temps des origines. L'Eden, le Déluge et « les temps reculés », de Pascal à l'Encyclopédie*. Paris : Honoré Champion, 1998.
- , « De l'origine des fables ou de l'esprit humain dans l'une de ses plus étranges productions ». *Fictions de l'origine, 1650-1800*. Sous la direction de Christophe Martin. Paris : Éditions Desjonquères, 2012. p. 65-72.
- Spector, Céline. « Science des mœurs et théorie de la civilisation de *L'esprit des lois* de Montesquieu à l'École historique écossaise ». *Les équivoques de la civilisation*. Sous la direction de Bertrand Binoche. Seyssel : Éditions Champ Vallon, 2005. p. 136-160.
- Tortarolo, Edoardo. « L'euthanasie de la chronologie biblique ». *Les philosophes et l'histoire au XVIII^e siècle*. Sous la direction de Muriel Brot. Paris : Éditions Hermann, 2012. p. 221-245.
- Venturino, Diego. « Fontenelle, la modernité et le temps présent. L'éloge de Pierre le Grand ». Presses universitaires de Rouen et du Havre. *Revue Fontenelle* n° 6/7 (2010) : p. 35-50.